

### 3.

Marchant d'un pas pressé dans les couloirs du laboratoire, Marcus enfila une blouse blanche tandis que son assistant trottnait derrière lui.

— Je vous sens tendu, Hubert. Ne paniquez pas comme ça. C'est certainement une erreur technique. Vous avez bien relancé l'analyse comme je vous l'ai demandé ?

— Oui...

— Et alors ?

— Ce n'est pas terminé. Il doit y en avoir encore pour deux heures.

— Parfait.

Les deux hommes pénétrèrent dans la salle d'analyse. Le spectromètre tournait à plein régime.

— Il a l'air de très bien marcher, cet appareil.

— Je n'ai jamais dit le contraire. Ce sont les résultats qui ne collent pas.

Marcus tourna autour de la machine et l'inspecta à plusieurs endroits clés.

— Tout a l'air en place... Bon, on va attendre les prochains résultats. D'ici là, montrez-moi ce coffre et ce crâne.

Lorsque Hubert releva une bâche en plastique, une odeur de bois vermoulu vint chatouiller les narines du jeune chercheur.

— Voilà donc ce qui fout en l'air mon rendez-vous et risque de nous planter nos prochaines datations...

Marcus s'équipa de gants en caoutchouc et tira le bras articulé de la lampe vers lui. Une lumière d'un blanc éclatant vint nimber le coffre.

— Vous voulez peut-être lire le mot d'Hélène ? Votre ex-femme ? suggéra Hubert.

— Je sais qu'Hélène était mon ex-femme et associée. Inutile de me le rappeler.

Marcus prit la note et la lut sans dire un mot.

« *Marcus,*

*Nous avons trouvé cette pièce dans la nouvelle zone de fouille que nous venons d'ouvrir dans les plaines du Bedfordshire. Le coffre était enfoui sous une épaisse couche de terre. De toute évidence, il n'est pas d'époque romaine. Je n'ai pas le temps de m'autoriser des travaux parallèles qui n'intéressent pas directement mon commanditaire et mécène. Mais je sais qu'en t'envoyant cet objet, il sera entre de bonnes mains. Il est à toi, tiens-moi seulement au courant des résultats de la datation. J'espère que tu vas bien. Hélène. »*

Toujours en silence, Marcus replia la lettre et regarda le coffre. Muni de deux anses permettant de le porter, il formait un cube parfait, haut et large d'une quarantaine de centimètres. Quatre bandes de métal clouté l'entouraient dans le sens de la hauteur afin d'en renforcer la structure, et de solides protections d'acier avaient même été ajoutées sur les coins. Un simple coffre blindé, songea Marcus. Mais en découvrant les arabesques finement ciselées sur les courroies métalliques, il révisa son jugement. Ce coffre ne servait pas seulement à protéger quelque richesse, il devait aussi en honorer le contenu.

— Bon, à vue d’œil, je pense qu’Hélène a raison, ce coffre n’a rien de romain. Ces anses de chaque côté, ces arabesques en métal et ces renforcements... Ça me rappelle le coffre de voyage clouté de la chambre des cinq reines à Chenonceau, non ?

Hubert haussa les épaules en signe de perplexité.

— Oui, ça y ressemble vraiment, reprit Marcus. Je dirais donc que, compte tenu de ses solides armatures, de son renforcement au plomb et de ses ornements de style classique, ce coffre appartenait à quelqu’un d’aisé et servait au transport d’un ou plusieurs objets précieux aux alentours du XVII<sup>e</sup>, maximum 1680.

Hubert lança un regard discret, mais admiratif, vers son patron.

— La datation au carbone 14 a effectivement donné une fourchette entre 1650 et 1670...

— C’est une bonne chose, répondit Marcus.

— Vous voulez voir le crâne ?

— Pas tout de suite. Il était bien maintenu à l’intérieur par ces tiges en métal, n’est-ce pas ?

— Oui.

Marcus tourna autour du coffre, s’accroupit, vérifia certains détails, tandis qu’Hubert le regardait faire avec attention.

— Qu’est-ce qui pourrait bien justifier la présence d’un crâne dans un coffre ? réfléchit Marcus à mi-voix.

— C’est peut-être un... un reliquaire ? suggéra le chimiste.

— On pourrait le penser au premier abord, mais j’en doute. L’une des fonctions des reliquaires étant de louer la mémoire d’un disparu, ils sont généralement réalisés en métal noble, de type argent ou or. La plupart sont même enrichis de pierres précieuses et il arrive fréquemment qu’une vitre laisse entrevoir l’intérieur pour qu’on puisse admirer la relique.

— C’était peut-être... La relique d’une petite paroisse sans argent.

Marcus eut un sourire ironique.

— L’Église n’a peut-être pas toujours cherché à multiplier les pains pour le peuple, mais elle a toujours réussi à démultiplier les objets de son culte. Quand il s’agit de superstition, l’argent ne compte plus !

Il vit Hubert porter une main à sa médaille de baptême, sourcils froncés.

— Je vous ai blessé ?

— Disons que votre vision cynique de la religion n’est pas la mienne...

— Mes paroles ne sont pas cyniques. En réalité, rien ne me fait plus peur que la religion.

Hubert baissa les yeux. Marcus reprit de plus belle :

- Une invention infantile qui entretient la soumission, l’exclusion et la superstition.

— Ce n’est pas ainsi que je vis ma foi...

— La foi ! La foi est la pâquerette que l’on place au bout de la baïonnette de l’intolérance. Je suis désolé, Hubert, mais je ne comprends pas : comment peut-on adhérer avec tant de ferveur à cette fable ?

— Vos paroles sont dures, Monsieur.

— Vous savez quoi, Hubert ? Je vais citer Francis Jeanson, un homme qui a longtemps réfléchi sur la question. Je n’adhère pas à toutes ses idées, mais cette pensée résume ce que je crois au plus profond de moi : « *La vraie foi consiste à parier que l’espèce humaine est capable d’incarner Dieu, de le réaliser, d’en finir avec lui en inventant sa propre humanité.* ». Voilà ce que je pense !

— Dieu nous aide à réaliser notre humanité. Il nous montre le chemin.

— Vous plaisantez ?

Marcus soupira.

— Je suis malheureusement convaincu que si une troisième guerre mondiale a lieu, la religion en sera la cause, reprit-il. Et j'aimerais tout faire pour que cela n'arrive pas.

— Vous me faites peur...

— Ah oui ? Le laïc ne cherche jamais à convertir le croyant. Le croyant veut que tout le monde lui ressemble et est prêt à tuer pour y parvenir. Vous n'avez aucune raison d'avoir peur, moi oui.

La fin de sa phrase resta en suspens. Hubert serrait sa médaille, le visage maculé de plaques rouges, témoins de sa colère rentrée. On n'entendait plus que le souffle lancinant de la climatisation.

— Vous avez peut-être raison dit-il enfin contre toute attente. Mais je ne suis pas encore prêt à entendre tout ce que vous dites, Monsieur. Vous voulez voir le crâne ?

Il revint presque aussitôt avec l'ossement, qu'il déposa délicatement sur la table d'analyse. Marcus l'effleura du bout du doigt et le souleva avec beaucoup de précautions.

— Pas une fêlure. La mâchoire est encore fixée à la partie supérieure. Aucune souillure. À première vue, ce crâne est dans un état quasi parfait... Il pourrait presque appartenir à un individu décédé hier.

— Il date de quand, selon vous ? demanda Hubert.

— La forme est arrondie, la face aplatie, pas de bourrelet sus-orbitaire, le menton est bien marqué, rien à voir avec la morphologie prognathe du néandertalien. Sans aucun doute, c'est un crâne d'*homo sapiens*. Théoriquement, il peut donc avoir entre quelques mois et 195 000 ans. Maintenant, si l'on en juge pas la qualité de l'os et l'absence de dépôt à la surface, il ne peut pas être très vieux. Pas plus d'une centaine d'années. Et encore, au maximum...

Hubert réfréna un bâillement qui lui humidifia les yeux.

— Il doit rester encore une bonne heure avant les résultats, dit Marcus. Ça ne sert à rien d'attendre. Rentrez vous coucher, je vous tiendrai au courant.

— Non, non, ça ira !

— Dans moins de quinze minutes, vous allez vous évanouir et j'ai encore besoin de vous la semaine prochaine, reprit Marcus. Vous êtes mon meilleur élément. Au-delà de mon code moral, mon intérêt est de vous garder en bonne santé. Rentrez et faites-moi confiance : je vous appelle dès que j'en sais plus.

Hubert jeta au spectromètre un regard résigné et obtempéra.

Une fois seul, Marcus chaussa des lunettes grossissantes et examina de nouveau l'ossement. À qui appartenait ce crâne ? Pourquoi avait-il été si précieusement rangé dans ce coffre ? Et pourquoi l'avait-on retrouvé perdu en pleine campagne anglaise ? Ces seules questions suffisaient déjà à rendre l'objet intrigant.

Armé d'un gros pinceau à poils légers, il entreprit de nettoyer chaque fente du coffre. Totalement absorbé par sa tâche, il en était à suivre des arabesques sculptées sur le bois lorsqu'il remarqua des égratignures plus prononcées sur un des flancs. Comme si le bois avait été râpé par une pierre ou un objet en métal.

Il lui sembla d'abord qu'il s'agissait de marques banales jusqu'à ce qu'il leur trouve une forme assez régulière. Il s'attaqua plus précisément à cette partie avec un autre pinceau, fin et rigide celui-là, souffla dessus à plusieurs reprises pour enlever les résidus de poussière, inclina l'éclairage pour accentuer son

contraste et écarquilla soudain les yeux. Des lettres avaient été gravées à même le bois.

En passant son doigt sur chaque caractère, Marcus lut à voix haute.

— Un I... Et là un F... Non un S... Oui, c'est ça, un S, et la dernière, c'est un U... *I.S.U.*, répéta-t-il, dubitatif.

Il alla chercher un appareil photo dans une armoire et prit plusieurs clichés du coffre et des lettres gravées. Puis il frotta sa barbe rugueuse, songeant que ces trois lettres ne lui évoquaient rien de connu. Soudain le spectromètre émit un son strident. Marcus fit volte-face et ses yeux s'arrêtèrent net sur l'écran d'ordinateur où le mot « *anomalie* » clignotait en gros. Juste en dessous, le programme affichait :

« *Impossibilité de réaliser datation.*

*Cause : absence de carbone 14 dans l'échantillon. »*

C'était incompréhensible. Si l'ossement ne contenait plus de carbone 14, cela voulait dire que tout le composé chimique s'était volatilisé. Or, les règles de datation étaient formelles : le carbone 14 met 50 000 ans pour disparaître totalement d'un corps mort.

Il se retourna vers le crâne toujours posé sur la table d'analyse. Vu son état, cela ne faisait aucun doute : l'ossement avait tout au plus 100 ans.

Alors qu'il tournait le crâne dans tous les sens dans l'espoir de trouver une explication logique à cette aberration, un objet tomba de l'intérieur de l'ossement. À l'aide d'une pince plate, il le ramassa. C'était un petit bout de parchemin à la surface craquelée.

Marcus déplia le papier avec délicatesse. Le parchemin rigidifié par les années résista, mais finit par s'ouvrir sans se casser. Une écriture à la calligraphie élancée et dont l'encre était passée occupait une seule ligne sur la feuille jaunie.

— "*May it comes back to the sanctuary of the secret*"... lut Marcus à voix haute. « *Puisse-t-il revenir au sanctuaire du secret...* »